



VOL. II.—No. 1.

MONTREAL, SAMEDI, 5 JANVIER, 1871.

{ ABONNEMENT, \$3.00.
{ PAR NUMERO, 7 CENTS.

A NOS LECTEURS.

Nous entrons aujourd'hui dans notre deuxième année d'existence. Nous avons débuté modestement. Notre genre était nouveau; nous inaugurons une nouvelle ère dans le journalisme. Un journal de semaine, une revue politique et littéraire, avec gravures représentant des paysages locaux, des scènes étrangères, les portraits de tous nos hommes remarquables, etc., etc.: tel a été notre but, telle nous avons essayé de faire notre œuvre. L'entreprise était difficile, en autant qu'elle était nouvelle, très-nouvelle, et qu'elle sortait des habitudes et des préjugés reçus.

Personne, dans le pays, n'avait osé publier un journal illustré, avant que M. Desbarats eut décidé d'exploiter la leggotypie. Cette invention recontra deux objections formidables pour être utile et profitable: elle était inconnue et il fallait des capitaux considérables pour en tirer bon parti. M. Desbarats, notre co-propriétaire, tenta le succès dans son journal anglais, le *Canadian Illustrated News*; cette tentative, assez heureuse dans le journal anglais, reçut son couronnement et sa sanction dans l'accueil extrêmement bienveillant fait à *L'Opinion Publique*.

Le caractère de notre feuille était également nouveau. Une revue politique, dans le vrai sens du mot et telle qu'on la comprend en France, en Angleterre et aux Etats-Unis, ne doit pas se contenter de refléter purement et simplement le sentiment et les préjugés populaires. Elle doit quelque peu viser à guider l'opinion publique par de sages conseils, et surtout par une appréciation saine et impartiale des vues politiques soutenues par les deux partis qui se disputent nécessairement le suffrage de la population dans un pays sous l'empire du régime constitutionnel.

Ici, la position est particulièrement difficile. L'un des deux partis et surtout ses chefs, enflés par un succès continu de 18 à 20 ans, ont pris l'habitude de la victoire facile, dédaignent les adhésions indépendantes et désintéressées, et négligent le concours précieux de la jeunesse intelligente, honnête, capable et patriotique. Ils ont cru qu'il valait mieux pousser les médiocrités et les nullités et travailler à faire des conquêtes dans le camp déjà si affaibli de leurs adversaires. L'autre parti, découragé par des défaites perpétuelles, en est arrivé à croire et à écrire sérieusement que le pays est indigne de ses hautes conceptions, ne les comprend pas, n'est pas mûr pour les recevoir et qu'un changement seul d'allégeance politique tirera la patrie de l'impasse où l'ont précipitée les conservateurs.

Il fallait éviter les excès des deux partis. Au fond, la chose est aujourd'hui d'une grande facilité. La Confédération fournit un excellent moyen de rapprochement et de ralliement. En présence des visées ambitieuses du Haut-Canada, les systèmes politiques doivent céder le pas à une alliance franche et honorable de tous les éléments de la race canadienne-française et catholique pour tenir tête à l'étranger.

Le secret de l'encouragement si bienveillant qui a couronné notre œuvre est sans doute, en partie, le résultat de nos efforts pour marcher dans cette voie. Nous avons été inflexibles et nous n'avons jamais hésité, malgré les sympathies personnelles de quelques uns d'entre nous, à nous ranger du côté de la justice, de l'impartialité et de l'indépendance. Nous l'avons déjà dit, les *abusés*,

plus que noblesse, obligent. Notre passé répond de l'avenir. Notre devise sera toujours: "impartialité et honnêteté."

Qu'on n'aille pas croire, pourtant, que notre légitime orgueil nous rende ingrats. Avant tout, notre succès comparatif est dû au bienveillant patronage de nos compatriotes. Nous avons déjà compris les devoirs impérieux que nous impose notre belle et libérale clientèle.

Deux personnalités fort distinctes contribuent à l'établissement et au succès d'un journal: la rédaction et les lecteurs. C'est une vérité dont la simplicité touche presque au genre de M. de La Palisse et des médecins de Molière. On a tort parce que l'on n'a pas raison et l'on est malade parce que l'on n'est pas bien. Mais ce que l'on ne saisit pas assez, c'est l'harmonie, c'est l'accord de sentiment qui doit exister entre le journaliste consciencieux, préoccupé du seul bien public, et le lecteur honnête, désireux de ne lire que les articles inspirés du sentiment qui l'anime. L'un et l'autre doivent s'élever au-dessus des considérations de personnes et des excès des partis. Les partis politiques, quoique nécessaires dans un pays représentatif, doivent être surveillés de près par la presse pour empêcher l'ambition personnelle et l'esprit de coterie de faire place aux principes qui doivent leur servir de base. Après tout, l'intérêt public n'est pas un vain mot et malheur à ceux qui ne comprennent pas le grand principe de dévouement qui devrait être le guide de tous les hommes d'état. Ce sont ces notions si salutaires que nous cherchons à propager dans le public que daigne nous lire.

Pour la Rédaction,

J. A. MOUSSEAU.

GALERIE NATIONALE.

CHARLES MICHEL DE SALABERRY.

La plus populaire de nos gloires militaires.

Une belle et majestueuse figure taillée dans le marbre; les traits délicats, fièrement dessinés; le front hardi, agressif; un teint riche, rose et blanc; des yeux brillants, limpides, pétillants de verve,—des rayons de soleil dans un ciel bleu; des épaules larges, solides comme des bastions; une poitrine où les boulets, il semble, devaient rebondir; un bras qui frappait comme Charles Martel ou Richard Cœur de Lion; des muscles forts et souples comme l'acier; enfin, un magnifique ensemble de force, de distinction, de vigueur et de beauté, une puissante organisation débordant de vie et de sève, faite pour l'assaut, la lutte, les grandes choses.

Un cœur de lion, une intrépidité à tout oser, à tout braver. Type accompli de ces preux chevaliers qui de la pointe de leur épée ont écrit l'histoire de France. Au temps des croisades, il aurait monté à l'assaut de Jérusalem à côté de Godefroy de Bouillon; plus tard, il eût été l'émule des Gaston, des Bayard et des Duguesclin.

Si le Canada eût appartenu à la France en 100 il eût, peut-être, conquis le bâton de maréchal en se battant comme Lannes et Masséna. Dans la guerre d'Afrique, guerre de surprises, d'ambuscades, d'aventures et de glorieuses audaces, il eût été à côté de Lamoricière sur les murs de Constantine, et eût couvert sa vaillante épée de gloire depuis la pointe jusqu'au pommeau.

Vif, brusque, impétueux, toujours prêt à venger une injure d'un coup de poing ou d'un coup de sabre.

Le baron de Rottenburgh l'appelait, dans ses lettres: "Mon cher marquis de la poudre à canon."

Bon, cependant, généreux, sensible et affectueux, n'attaquant jamais le premier, et pardonnant facilement, une fois l'explosion faite.

Nature de soldat, pleine d'élan, de vivacité, d'entrain et de gaieté, aimant autant à chanter, rire et danser qu'à se battre, aussi vaillant à la table que sur le champ de bataille.

Sévère, rigoureux, inflexible en fait de discipline et ne ménageant point les jurons, les reproches et les punitions à ses voltigeurs qui chantaient:

C'est notre major
Qu'a le diable au corps,
Qui nous don'ra la mort.
Y'a pas de loup ni tigre
Qui soit si rustique;
Sous la rondeur du ciel
Y'a pas son pareil.

Aimé, pourtant, de ses officiers et soldats à cause de son impartialité et de sa justice envers et contre tous.

Tel est le portrait du lieutenant-colonel de Salaberry, cet illustre guerrier dont les Canadiens-Français ont raison d'être fiers.

Après avoir loué le mérite et le talent de ceux qui, depuis la conquête, ont soutenu l'honneur et les droits de leurs compatriotes par la plume et la parole, il est juste que je rende hommage à celui dont la vaillante épée a su nous faire craindre et respecter.

Le héros de Chateauguay avait reçu en héritage des traditions glorieuses.

La famille d'Umberry de Salaberry, originaire du pays de Basque, dans le royaume de Navarre, avait conquis ses titres de noblesse sur les champs de bataille. L'un des ancêtres de notre héros était au combat de Coutras, où il frappa dru et fort. Henri de Navarre, depuis roi de France, sous le nom de Henri IV, aperçut le terrible chevalier au moment où après avoir terrassé de nombreux et vaillants adversaires, il accordait la vie à un intrépide gendarme qu'il venait de blesser. — *Force à superbe! Mery à faible*, lui cria le galant béarnais, c'est ta devise.

Noble devise! que les de Salaberry ont raison de porter avec orgueil sur leur écusson, car ils y ont toujours été fidèles et l'ont illustrée par maintes actions éclatantes.

Le grand-père, Michel de Salaberry, vint en Canada dans l'année mil sept cent trente-cinq, en qualité de capitaine de frégate.

Il avait une grande réputation de force et de bravoure. Il épousa, en mil sept cent cinquante, mademoiselle Duchesneau Duchesnay, fille du seigneur de Beauport. Il prit part aux luttes héroïques qui se terminèrent par la cession du Canada à l'Angleterre.

Le père, Louis-Ignace de Salaberry, fut remarquable par ses vertus, son intelligence, sa haute et belle taille, la noblesse de son caractère et cette force corporelle qui se transmet de père en fils. Il combattit vaillamment dans les rangs de l'armée anglaise en 1776, et reçut trois blessures sérieuses dans le cours de la guerre. Le gouvernement anglais le récompensa de ses services en lui accordant une demi-pension et plusieurs charges. Mais la reconnaissance qu'il devait au duc de Kent et au roi d'Angleterre ne purent jamais lui faire trahir les droits de ses compatriotes. Lorsque Craig voulut, en 1809, unir les deux